

ACCUEIL > CULTURE > Réservé aux abonnés

La mort aux troussees, Séverine Chavrier réussit ses débuts à la Comédie de Genève

Avec «Ils nous ont oubliés», d'après l'incendiaire Thomas Bernhard, la nouvelle directrice de la maison a offert jusqu'à samedi un spectacle aussi foisonnant que fascinant



La magnifique et troublante Marijke Pinoy incarne l'épouse grabataire de Konrad, dans un spectacle hallucinant. — © RAYNAUDELAGE



Alexandre Demidoff

Publié le 03 décembre 2023 à 20:53. / Modifié le 04 décembre 2023 à 09:19.

[📧](#) [in](#) [f](#) [X](#) [📷](#) [📄](#) Offrir cet article

Un effroi, une détonation, une libération. Un grand geste surtout. Trois soirs seulement, entre jeudi et samedi, Séverine Chavrier est entrée en scène à la Comédie de Genève. La Française, qui dirige la maison depuis cet été, n'y avait jamais présenté de spectacle. On avait pu voir au Théâtre de Vidy en 2016 une **adaptation** de *Déjeuner chez Wittgenstein* de l'Autrichien Thomas Bernhard (1931-1989), ce misanthrope féroce comme un enfant blessé dont la plaie ne se serait jamais fermée. Séverine Chavrier a voulu poursuivre son dialogue avec ce rebelle mélomane: de ce commerce est né *Ils nous ont oubliés*, spectacle entêté - jusqu'à la surcharge parfois - et entêtant.

X

Ad

Un autre spectacle de Séverine Chavrier: Vidy à l'heure du chaos

Penser le texte comme une toile arachnéenne qui prolifère à mesure que l'aventure intérieure du lecteur s'approfondit. C'est ce que Séverine Chavrier fait. Au départ, il y a la lecture de *La Plâtrière* (éd. Gallimard), l'un des premiers romans de Thomas Bernhard. L'œuvre vous aspire par sa forme, instable comme le sable mouvant, et son histoire. Konrad vit à l'écart du monde dans une ancienne usine à chaux, La Plâtrière. Il se consacre à une étude sur l'ouïe, qu'il mène depuis vingt ans, tout en maudissant une épouse infirme mais pas avare en saillies. Au début du récit, on sait que cet amateur de carabines a fini par l'assassiner.

Lire: La justice bestiale de Simon McBurney frappe à la Comédie

Séverine Chavrier vous plonge d'emblée dans ces bois poisseux d'angoisse. Devant vous, des maraudeurs pénètrent dans la carcasse d'une maison. Autour, des mélèzes efflanqués montent la garde, tandis que, derrière ses percussions et son synthé, le musicien Florian Satche répand ses trépidations funèbres. Vous voilà dans *Les Carnets du sous-sol* de Dostoïevski. Thomas Bernhard appartient à cette famille-là. C'est le prologue. Tout ce qui suit est l'histoire d'un enfer bien aménagé, manière de *Fin de partie* à l'autrichienne.

Dissection d'un couple

Qu'est-ce alors qu'*Ils nous ont oubliés*? L'histoire d'une fureur qui ne passe pas, d'une soif d'absolu - celle de Konrad, celle de Bernhard peut-être - qui vire en haine de soi. Mais c'est aussi la dissection d'un couple, cette structure archaïque qui, pour l'écrivain, est envenimée par l'hypocrisie, comme si la conjugalité concentrait toutes les tares de l'humanité: une lâcheté chronique, une exultation rance à torturer son conjoint. La Belge Marijke Pinoy et le Français Laurent Papot sont ces pugilistes diaboliquement engrenés, jouissant de se faire mal.

Voyez la fascinante Marijke Pinoy dans son fauteuil de grabataire: elle est cette liquoreuse dont chaque mot est fiel. Laurent Papot, lui, est ce chien enragé qui aboie, s'exaspère de ne jamais trouver son os, déterre tout ce qu'il peut. Il est ce chercheur projeté par Bernhard, dont le traité est toujours à venir, un essai définitif sur l'ouïe qui serait une théorie de l'écoute et, allez savoir, ironie suprême, de l'entente. Dans leur bunker éventré, cernés par une forêt où mitraillent les chasseurs, les enchaînés ont ce genre de gentillesse: «Toute réunion de deux personnes est une erreur.»

Héritiers d'une sale histoire

Ils nous ont oubliés est plus essentiellement le tableau d'une humanité qui a peur - d'elle-même d'abord - et qui se terre dans l'espoir d'échapper à ses ombres. Mais dans le spectacle de Séverine Chavrier, elles s'infiltrèrent dans les cerveaux, toujours ambiguës, bienveillantes à l'image de la jeune infirmière qui prodigue ses soins à l'impotente, malades aussi à l'instar de ces revenants qui poursuivent Konrad jusque dans sa tanière, comme pour lui demander des comptes. Ce sont des morts-vivants, la société autrichienne telle que Thomas Bernhard la crucifie: les héritiers d'une sale histoire où rampent les spectres des nazis.

La mort aux trousses. Bernhard écrit ainsi. Et Séverine Chavrier prolonge sa hargne vitale en composant une fresque musicale et hallucinogène - les scènes sont filmées et projetées en direct. Elle travaille son matériau en musicienne et en littéraire surdouée, quitte à le saturer de noirceur, à tirer sans vergogne sur la corde du pendu. Le pire est prévu et elle prend plaisir à dessiner ce chemin d'épouvante où s'ébattent de vrais pigeons comme des messagers des dieux égarés ici-bas.

La fin est un petit chef-d'œuvre de tension. Clouée au plancher comme une grosse guêpe en hiver, Marijke Pinoy pique encore Laurent Papot. Elle lui jette à la figure son impuissance. Il supplie l'infirmière de le débarrasser de la harpie. Les sapins sont en syncope. L'assassinat aura bien lieu. Surprise pourtant: en apothéose, les interprètes sortent de la nasse bernhardienne. Ils ne composent plus alors, ils débattent des choses de la vie.

«Ce qu'il reste à faire?», se demandent-ils. Aller boire un verre, pardi! Les voilà revenus à la lumière, comme pour signifier que l'art est corps-à-corps avec nos démons et pas de côté. Séverine Chavrier place la barre haut.

Lire aussi: Séverine Chavrier: «Avec Frédérique Payn, j'ai connu la joie de l'intelligence partagée»